

Journal des traducteurs Translators' Journal

Traduit du canadien français

G. R. Roy

Volume 2, numéro 3, 3e trimestre 1957

Traduction et refrancisation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1061372ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1061372ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, G. (1957). Traduit du canadien français. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 2(3), 90–93. <https://doi.org/10.7202/1061372ar>

TRADUIT DU CANADIEN FRANÇAIS

G. R. ROY, Montréal

[¶ Dans un pays bilingue comme le Canada, rares sont ceux qui savent ce que produit l'autre groupe linguistique au point de vue chansons, littérature, etc.

En vue de remédier à cet état de chose, un Canadien français et un Canadien anglais, Georges Cartier et G. R. Roy, ont décidé de préparer une anthologie bilingue de poésie canadienne. Celle-ci se composera d'une sélection et d'une traduction de poèmes écrits dans les deux langues. Dans ce premier effort, il a été nécessaire de se borner à la période allant approximativement de 1940 à 1955. Les traducteurs espèrent que ce n'est là qu'un commencement.]

* *
*

LE PAUVRE FRANÇOIS

Marchant à rebours de la brise urbaine,
Ami des chats noirs et des vieux faubourgs,
Le long des trottoirs, depuis trois semaines,
J'entends mes talons frapper tour à tour.
Autrefois j'aimais les vertes lianes,
Les foins, la pelouse et le bon lait frais.
J'avais des amis. Il y avait Jeanne.
Jeanne qui riait ! Jeanne qui pleurait !
Ah ! je m'en souviens de mes villageoises
Qui buvaient mon vin et mangeaient mon pain.
Mais je vais dormir le dos sur l'ardoise
Car les bancs du parc viennent d'être peints.

Dans les vieux faubourgs les fenêtres brillent
Et les amoureux dans les escaliers
Regardent la lune à travers les grilles
En chantant tout bas des airs oubliés.



SYLVAIN GARNEAU

Sylvain Garneau gave to French Canadian poetry something quite different to that which his fellow-poets have given. He has continued in the tradition of poets who write poetry with a regular meter and a formal rhyme scheme. In an age which is so used to *vers libre* and its variants it is surprising to find a young poet choosing traditional rhyme schemes and language to speak of the disharmony of modern urban life. With Garneau there is a feeling that the decision to picture the new in terms used by the old is deliberate, and that it helps to make the sense of disequilibrium more striking.

* *
*

POOR FRANCIS

I've been walking into the city breeze
A friend to black cats and of old places,
I've followed the sidewalks for three weeks now,
Counting and counting my lonely paces.
Long ago I loved the sweet clinging vine,
And fresh milk, soft turf, and hay that was green,
When Jean was one of my many good friends,
Laughing Jean — Crying Jean.
Ah ! Well I recall my village wenches,
We were all happy — tonight it is dark,
And I shall sleep with my head on the ground,
For they've painted the benches in the park.

I pass by old quarters where windows gleam,
And where lovers are standing on the stairs;
While watching the moon shine on the steps, they
Are humming together forgotten airs.

Autrefois, le soir, au bord des rivières,
J'amenais Françoise et nous nous aimions
Au pied des tilleuls panachés de lierre.
Les soirs étaient courts lorsque nous dormions
Jusqu'au lendemain. Mais ce soir, Françoise
Je marche. Il fait chaud. Je n'ai plus de pain.
Il faut bien marcher, belle villageoise,
Quand les bancs du parc viennent d'être peints.

Ha ! Comtesse folle, au fond de tes ruines !
Tu es riche. Mais tu crains les chats noirs.
— Sais-tu d'où je viens ? J'arrive de Chine.
J'en ai rapporté quatre beaux fermoirs.
Ils étaient pour toi. Je viens de les vendre
Et j'ai acheté deux câbles de lin :
L'un pour t'étrangler, l'autre pour me pendre.
Et l'on me verra balancer demain
Comme un fruit trop mûr, sous le réverbère.
Mais ce soir, j'ai peur, Françoise, j'ai faim,
Et je vais dormir sur un seuil de pierre
Car les bancs du parc viennent d'être peints.



I went with Frances beside river banks
At night, long ago, when we were in love.
Time lost all meaning, with a star-filled sky,
And linden leaves sighing softly above.
We stayed there till dawn. But tonight, Frances,
I have no more bread. I walk in the dark,
What else can I do but walk, my beauty,
When they've painted the benches in the park ?

Ha ! Mistress Folly, sitting in ruins :
Although you are rich, yet you fear black cats.
And where have I been ? I've been to China
Where I bought lovely brooches for your hats.
I meant them for you, but I sold them now,
And bought two ropes with this price of sorrow ;
I'll strangle you first, then I'll hang myself,
And my feet will swing in air tomorrow
Like a fruit too ripe, in the street-lamp gleam.
But I'm hungry tonight, I fear the dark,
I must sleep with my head on a slab of rock,
For they've painted the benches in the park.

